

Le Père source de la vie
(Le Père, origine sans origine de la vie)

2

Dois-je tuer mon père et ma mère pour exister ?

Paternité/maternité/filiation/fraternité

I – TUER LE PERE ET COUPER LE CORDON

(Représentations modernes)

II – MEURTRE DU FRERE ET SUCCESSION DES GENERATIONS

(Représentations de la révélation biblique)

III – ETRE FILS/FILLE RESPECTUEUX POUR AVOIR LONGUE VIE

(Perspective chrétienne)

IV – RECONCILIATION DES FRERES ET SŒURS

(Reconnaissance du Père commun)

« Dois-je tuer mon père et ma mère pour exister ? »

Intitulé :

« Exister » ? Comprendre : « être soi-même », « trouver sa place ».

« Tuer » ? Sous-entend que les grands (le père et la mère) font de l'ombre au petit, qu'il faudrait se débarrasser d'eux (« tuer », même symboliquement, est un acte lourd de conséquence, disparition de celui qui est tué, faute, peut-être, de celui qui a tué et culpabilité du tueur) pour devenir « grand », pour prendre « leur place ».

« Dois-je » ? Une obligation, un impératif. Mais de quelle nature ? Ce serait dans l'ordre des choses, dans la logique de la vie humaine. Mais aussi : C'est à moi d'accomplir cet acte qui me fera meurtrier (même symbolique) de mes parents. Et cela veut dire qu'un jour je devrai à mon tour être « tué » par mes propres enfants. Si je veux vivre, cela vaudrait-il la peine de mettre au monde mes propres meurtriers ?

Ces interrogations donnent le vertige. Sont-elles exagérées ? Probablement. Il n'empêche qu'elles aident à considérer la **relation entre parents et enfants** comme la **relation fondatrice de l'identité personnelle**. Dans notre culture, nous la percevons comme « problématique », « non évidente », potentiellement « conflictuelle ». Nous connaissons la réflexion freudienne sur le « meurtre du père », à l'origine de l'histoire des hommes. Nous pouvons n'être pas d'accord avec ce mythe fondateur. Il n'empêche qu'il imprègne fortement notre culture.

C'est à propos de cela que je voudrais proposer quelques réflexions. Elles sont à la fois psychologiques, théologiques, spirituelles. Elles visent à mieux comprendre qui est l'homme et quel est son chemin d'édification.

I – TUER LE PERE ET COUPER LE CORDON (nos représentations modernes)

Un « **monde meilleur** ». Un apparent détour. Espérance inscrite dans la révélation biblique (vie éternelle/venue du Messie dans sa gloire). Ici-bas/au-delà. Le monde meilleur que celui d'ici-bas est compris comme au-delà de lui, dans l'éternité. Le cheminement des hommes les mène à ce monde espéré (représenté en forme de paradis). Rejaillissement de cette espérance sur la vie présente par l'inventivité de la charité qui allège le poids de la vie porté par les plus pauvres. **Glissement des représentations** : du fait de la maîtrise de l'homme sur la nature (concept de création inutile dans ce registre) et de l'essor progressif des techniques, le monde meilleur n'est pas situé au-delà de ce monde-ci (géographique) mais le lendemain (temporel). L'idée d'un progrès, sensiblement perçu par les découvertes multiples, sous-tend désormais l'idée d'espérance, mais elle est intérieure à l'ici-bas. Le registre de la grande espérance appartient désormais aux personnes et à leur libre détermination. La difficulté est qu'on ne voit rien de ce qui est espéré au-delà de la mort. Mieux vaudrait donc travailler à améliorer demain. Et Dieu n'est plus dès lors, estime-t-on souvent, utile pour assumer la vie présente et encore moins la future.

« Les fils sont plus grands que les pères et nos cœurs n'en sont point jaloux », clame un chant révolutionnaire (créé pour le 14 juillet 1800, Etienne MEHUL). Exprime l'idée de progrès (politique autant qu'économique), énonce la conviction que la destinée des fils sera meilleure que celle des pères et que les fils, par conséquent, dépasseront les pères. Ce lyrisme révolutionnaire/républicain traduit une **rupture** avec la conscience commune d'alors, celle d'une permanence d'un ordre, d'un ordre stable. Le fils est comme son père, il lui succède, il en hérite, non seulement par des traits ou des expressions, mais par une place dans la vie commune. De la même manière, la fille succède à sa mère. Les variations sont codifiées. La ruralité porte cette stabilité, inscrite dans la connaissance des rythmes qu'impose la nature à l'homme. Mais l'idée de progrès et l'émancipation de l'individu par rapport au destin collectif développent cette mythologie puissante, théorisée par les philosophes.

Les pèlerinages ou les aventures religieuses donnaient corps à des personnalités originales. Ils sont collectivement remplacés par une conscience de l'individu doublée de celle que l'homme peut être « maître et possesseur de la nature », qu'il peut faire triompher la liberté contre l'oppression. Relecture du passé à l'aune de ce combat. Le travail d'un Freud, inspiré d'une lecture de la bible, va permettre de scruter l'homme, non sous l'angle des grands mouvements sociaux ou politiques mais sous celui de son **devenir individuel**. Dans un corpus psychologique plus ou moins élaboré, on a retenu cette notion du « meurtre du père ». Pour accéder à sa propre liberté, l'individu doit tuer son père. Cela induit que le père soit un rival, qu'il manifeste, même à son corps défendant, une certaine hostilité à l'égard du fils ou de la fille. Pour la mère, on parlera, de manière sans doute plus ajustée, de la nécessité pour le fils ou la fille de « couper le cordon ». Cette réalité symbolique dispose d'un enracinement charnel, ce qui n'est pas le cas pour le meurtre du père. Mais, enfin, voilà quelques manières d'envisager le rapport entre père/mère et leurs enfants.

II – LE MEURTRE DU FRERE ET LA SUCCESSION DES GENERATIONS (révélation biblique)

On peut lire l'histoire moderne (occidentale) de la manière suivante : elle est une affirmation d'un « homme moderne » par rejet d'un « homme ancien » esclave de représentations religieuses désormais inopérantes. On peut aussi, un peu différemment, comprendre que la situation actuelle est l'effet, manifeste et souvent revendiqué, d'un rejet de l'Eglise et de la Révélation biblique (on se montre malgré tout circonspect à l'égard des Juifs, qui ne sont donc pas considérés *de facto* comme représentants autorisés de ladite révélation). Mais on peut aussi la comprendre, sans que cela soit contradictoire avec les deux autres manières, comme un récit **prophétique**, c'est-à-dire comme un récit qui porte en lui l'**intelligence du temps présent**, une intelligence que Dieu communique par révélation à sa créature. C'est ainsi que je vous propose de le comprendre.

Trois éléments ressortent, pour le sujet qui nous intéresse.

Si l'on trouve le récit d'un meurtre originel, ce n'est à coup sûr pas celui d'un père – serait-il même dieu. Il s'agit du meurtre d'un frère par son frère (Abel par Caïn). C'est donc la **relation fraternelle** qui est, si l'on ose dire, la plus atteinte puisque la jalousie et la violence engendrent la mort. C'est une conséquence du refus originel de croire en la parole donnée par Dieu, et cette conséquence paraît là où aurait dû se manifester la fécondité de l'union de l'homme et de la femme. La mort vient se mêler à la vie.

L'histoire n'est pas constituée par une succession de hauts faits qu'un livre d'histoire collectionnerait. L'histoire est exprimée sur le mode de la **succession des générations**. Cette manière de voir ou de comprendre met en évidence une destinée commune, celle de l'alliance fondée dans la parole divine accordée « pour mille générations ». C'est cette parole divine qui opère l'unité du corps dans lequel chacun peut trouver sa propre place. L'accueil et la mise en pratique des Dix paroles fondent cette existence commune et personnelle, ils en assurent la permanence. Il y est question de vie.

« Etranger sur la terre » (Psaume 118), le membre fidèle apprend de Dieu lui-même (le Créateur) le chemin qui le conduira à la vie – au début et au terme, comme en chemin même. Il est en **devenir**, non seulement parce qu'il a place dans la succession des générations et parce qu'il a part aux promesses, mais aussi parce qu'il est inachevé. Dieu lui donne de progresser en connaissance de sa loi, et donc aussi en sagesse. Il devient lui-même par sa mise en œuvre des Dix paroles.

III – ETRE FILS RESPECTUEUX POUR AVOIR LONGUE VIE (la perspective chrétienne)

Le cinquième commandement stipule en mode affirmatif : « Tu **honoreras ton père et ta mère** pour avoir longue vie sur cette terre que je te donnerai ». Si le commandement est donné c'est qu'il est nécessaire que l'homme l'entende, qu'il est probable que laissé à son conseil l'homme imagine n'être lié à personne. Quel motif est donné ? La qualité de ma propre vie dépend de la reconnaissance que je rendrai à ceux de qui je la tiens. Le commandement de l'honneur dû aux parents est donc assorti d'une bénédiction à mon propre endroit. Pourquoi en est-il ainsi ? Parce que les parents sont du côté de Dieu. Ce ne sont pas leurs qualités supposées ou leur absence de défauts espérée, pas même la reconnaissance du ventre, qui fondent le respect qui leur est dû et l'honneur qui leur est rendu. C'est tout simplement parce qu'ils ont donné la vie. Si j'existe, c'est par eux. Ils me renvoient à Dieu lui-même.

Ainsi donc, et les Dix paroles le manifestent, avant d'être père ou mère, je suis fils ou fille. Ma condition originelle est d'être « **issu de** », d'avoir été engendré/enfanté, de ne pas tenir de moi-même cette existence sans laquelle pourtant je ne pourrais être moi-même. Et si je suis ainsi « donné à moi-même » par d'autres que moi-même (mon père et ma mère) c'est pour pouvoir prendre ma place dans la succession des générations et à mon tour transmettre l'existence que j'ai reçue. Nous sommes ici situés à un niveau plus profond que le niveau sociologique. C'est le niveau qui fonde l'existence personnelle, celui à partir duquel le devenir concret va prendre forme, y compris dans des conflits.

En lisant les récits évangéliques, nous pouvons tracer quelques traits de la figure de Jésus, qui **est fils**. Il est fils selon la chair, il est fils selon la divinité. Il est fils de Marie et de Joseph, il leur est soumis, pour le motif qu'un fils apprend de ses parents comment devenir homme, il n'invente rien de lui-même, comme s'il était à lui seul un commencement. L'ordre fondateur et unifiant est celui selon lequel les parents **transmettent** à leur fils l'art d'être homme – homme ou femme. Comme Fils du Père des cieux, de son Père, que nul n'a jamais vu, il unit sa volonté à la volonté de son Père et l'œuvre qu'il accomplit est l'œuvre même de son Père. Nous percevons qu'il est complètement Fils dans l'accomplissement de la volonté du Père. Son identité de Fils est de se recevoir tout entier de son Père. Quand Jésus dira à ses disciples qu'on ne peut entrer dans le Royaume de Dieu qui si on le reçoit comme un enfant, c'est cette disposition intérieure fondamentale qu'il met en évidence.

Quel pourrait être le contenu du salut donné par le Seigneur ? Ne réside-t-il pas précisément dans cette qualité de Fils dans laquelle il accueille ceux qui croient en lui ? Quand vous priez, dira-t-il, dites : Notre Père ... Les derniers versets de l'Ancien Testament, *Malachie 3, 24*, annoncent ceci à propos d'Elie : « Il ramènera le cœur des pères vers leurs fils et le cœur des fils vers leurs pères ». C'est formule étonnante. Elle ne livre pas sa signification immédiatement. Mais cette figure de

réconciliation indique un rapprochement des générations qui ont peut être oublié simplement de transmettre le cœur de l'alliance, celle de Dieu avec son peuple. La distance qui sépare les générations l'une de l'autre est inscrite dans le fait que les parents vieillissent et laissent la place à leur successeur et ainsi de suite. La diminution des forces et le passage de témoins signent la précarité de l'existence et l'espérance que l'humanité soit enfin une.

IV – RECONCILIATION DES FRERES ET SCEURS PAR RECONNAISSANCE D'UN SEUL PERE

Il y a sans doute une manière chrétienne d'envisager sa croissance et la relation familiale (paternité/maternité/filiation/fraternité). Elle rejoint la manière humaine habitée par la sagesse. J'ai évoqué deux points, utiles ici.

D'abord celui-ci : il existe, comme il existait au temps d'Abraham, de Moïse, de Jésus, de Marie, d'Ambroise, de Catherine, de Claire, **des représentations culturelles différentes**, des « modèles culturels » différents. Une des questions est de savoir lequel est le plus propre à conduire l'homme à sa joie. Nous percevons assez bien les points opposés entre la représentation biblique et la représentation révolutionnaire ou moderne. A tout le moins peut-on dire qu'il est rare de construire quelque réalité stable en prenant appui sur une **rupture**. Et c'est une des marques de fabrique du modèle occidental actuel. Comment apprécier (discerner et juger) les pratiques contemporaines ?

Ensuite, nous ne pouvons perdre de vue que nous évoluons dans un monde marqué par le péché et les conséquences du péché. Nous devons cette connaissance à la révélation – ce qui veut dire que beaucoup de nous ne peuvent pas penser de cette manière, car le mot et la réalité du péché leur sont étrangers. La plus grande méprise ou la plus grande supercherie est de ne pas voir que souvent l'on pense « à la manière du serpent » : la **défiance** est posée au commencement (voir ce que l'on appelle « l'ère du soupçon »). Elle porte sur Dieu, sa présence et sa parole, elle porte ensuite sur le semblable – homme ou femme, celui que nous recevons comme autre que nous-mêmes. Le meurtre originel indique que la blessure porte sur la fraternité, pourtant constitutive de l'être humain à travers la succession des générations. De ce point de vue, père et mère, du fait qu'ils sont fils et fille, appartiennent à la même chaîne. Le remède divin est donc bien destiné à **instaurer** une fraternité. Mais cette fraternité ne peut être captée par l'homme comme s'il pouvait en faire son affaire. La fraternité, c'est-à-dire le fait d'être frères et sœurs – ce qui est la chose la moins simple qui soit –, naît de la reconnaissance d'un Père unique et qui préexiste à chacun, y compris à ses parents selon la condition humaine. Hors lui, la fraternité ne peut naître et se construire.

C'est pourquoi, lorsque nous lisons les exhortations des apôtres dans le Nouveau Testament, nous trouvons si peu de passages explicitement consacrés au mariage – pourtant central dans la vie du peuple de Dieu, pour la transmission de la vie et pour comprendre l'alliance entre Dieu et son

peuple. L'essentiel porte sur la **vie fraternelle dans l'Esprit Saint**, c'est-à-dire une vie unie au Fils, l'unique du Père. Mais une telle vie de se décrète pas, ne s'enrégimente pas, car on ne peut contraindre à **aimer**.

S'il est nécessaire de « quitter son père et sa mère », ce n'est pas parce qu'ils auraient démérité ou qu'ils deviendraient infréquentables, c'est tout simplement pour prendre après eux mais aussi à côté d'eux sa propre place. L'amour des parents est un **amour descendant** qui n'est pas fait pour revenir en arrière mais au contraire pour aller de l'avant en épousant la puissance créatrice du Père lui-même. « Couper le cordon » est nécessaire aussi parce que l'amour maternel peut être étouffant et que la destinée d'un petit d'homme est d'affronter la vie en apprenant à dire « je ». Mais dans l'honneur dû à ses parents réside l'assurance de sa propre croissance. De quelle manière ? En apprenant à recevoir leur humanité, avec ses forces et ses faiblesses, pour recevoir la sienne propre et ainsi « marcher humblement avec son Dieu ». Il existe donc, dans la croissance de chaque être humain, un moment où il entre dans le registre du **pardon**. C'est ainsi que l'on apprend à être fils ou fille, en reconnaissant de qui l'on est issu. Et cela peut être un chemin de grande conversion – car il existe des parents indignes comme il existe des enfants ingrats.

Les parents peuvent ainsi avoir à demander pardon à leurs enfants, tout comme ils leur accordent leur pardon. Les enfants aussi. Ce mouvement est réciproque, et rejoint l'espérance inscrite dans la phrase de Malachie, citée plus haut. Mais il n'en reste pas moins vrai aussi qu'il est nécessaire d'affirmer sa place, par rapport à ses parents sans doute, par rapport à ses frères et sœurs également. Les Dix commandements ont cette vertu de faciliter cette reconnaissance mutuelle fondée sur la Parole adressée par le seul qui ait pleine autorité, Dieu.

•

Je ne sais, dès lors, si les fils sont plus grands que leurs pères. Je me demande s'il n'y a pas une illusion à le croire. Tout dépend sans doute du contenu donné au mot « grands ». Il est vrai cependant qu'il est vital de « couper le cordon », sans pour autant avoir à « tuer », ou mépriser, ce qui revient au même, ses parents, père et mère. Le petit, en effet, à califourchon sur les épaules de son père, ne voit-il pas plus loin que lui, grâce à lui ?

Antoine Louis de Laigue

12/12/12